

JULIEN BENDA n'aime pas la littérature contemporaine. Cette inimitié date d'un quart de siècle, peut-être même du moment où « L'Ordination » ne reçut pas le prix Goncourt. Les littérateurs n'ayant pas voulu le reconnaître comme un des leurs. Benda, dépité, jeta contre eux l'anathème et voici la thèse de « Belphegor » à nouveau défendue et illustrée dans « La France Byzantine ».

Car personne n'est dupe des démonstrations, scellées, appendices, notes conjointes et latérales, notes de notes, de tout cet appareil savant de philosophe sous lequel Benda veut écraser Gide, Valéry, Proust et Giraudoux. L'« intellectuel », l'homme-lige de la raison et de la science est en réalité le pire subjectiviste qui soit, mu souvent par la hargne et la mauvaise foi.

La littérature contemporaine est, d'après notre docteur (pour parler comme lui) vide d'idées, de raison, de logique. Elle fuit l'idée nette au nom du rêve, de la disponibilité, de la mobilité de la pensée; elle a soif de total, tout en préférant l'individuel à l'univers; sa valeur réside dans l'expression plus que dans la chose exprimée, elle est obscure, hermétique, précieuse, elle veut enfin créer de la vie au lieu d'être réflexion sur la vie. Elle est digne de primitifs, de barbares ou de byzantins.

Mise à part cette dernière appréciation, nous reconnaissons que les caractéristiques décelées par Benda sont exactes et, sauf lui, ne font frémir personne. Que la littérature ne soit pas la philosophie ou une branche méprisée des mathématiques, on s'en est aperçu avant lui. Elle a son domaine original, et quand Benda la traduit devant le tribunal de la Raison, la plainte est simplement irrecevable.

Il est vrai que Benda en est resté à la conception que se serait faite le grand siècle de la littérature. Pour lui elle doit instruire et moraliser, fuit l'affectif et le sensible pour mettre en œuvre des idées, entraîner l'adhésion de l'esprit à l'exclusion de celle du cœur, se mouvoir dans l'abstrait en abandonnant le concret. Ces vues étroites n'étaient probablement pas celles de Racine, Molière, Corneille qui avaient sans doute comme objet de persuader et convaincre, mais eussent considérablement amoindri leur démonstration en se passant des ressorts de la passion et du sensible. Littérature raisonnable que celle du dix-septième siècle? Il n'y a plus que les auteurs de manuels de littérature et Julien Benda pour soutenir ce paradoxe. En tout cas on ne voit pas pour quelles raisons la littérature devrait rester démonstrative, alors que le progrès des sciences elles-mêmes a montré que l'homme, pour agir, obéissait à cent autres mobiles que ceux de la raison et de la logique. Est-il d'autre part de nos jours un seul individu qui ouvre un roman ou un recueil de poèmes, pour « apprendre » quelque chose ou devenir plus vertueux?

Benda, lui, confond littérature et manuels Roret et se plaint de ne pas trouver dans les « Caves du Vatican » une description des fameux souterrains. Appuyé sur ses deux béquilles, Héodule Ribot et Désiré Nisard, il rêve d'un Larousse vraiment universel qui, ouvert au mot « mélancolie » donnerait non pas : « ferveur retombée », cette expression odieusement littérale d'André Gide, mais « enthousiasme déçu » parce qu'« en-

thousiasme » et « déception » sont des concepts qui entrent dans ses catégories, tandis que « ferveur qui retombe » est une image abominable qui ne dit rien à la raison.

Benda joue au savant, mais comme le lui a fait remarquer Jean Paulhan, c'est un faux savant qui n'en possède aucune des qualités requises : observation rigoureuse, expérimentation méthodique et patiente, prudence dans les conclusions. Il pose avant tout examen des postulats métaphysiques sur ce que devrait être la littérature, et promenant ensuite sa lanterne sourde sur celle-ci s'étonne de n'y rien découvrir qui réponde à ses postulats. Fatigué de son effort, il finit enfin par poser la question préalable : « N'y a-t-il pas une psychologie originelle du littérateur ? » De commencer par là lui eût évité beaucoup de faux-pas.

Sur sa méthode de démonstration elle-même, il y aurait cent choses à dire. Pourquoi écarter comme non représentatifs de l'époque Romains, Mauriac, Duhamel, Martin du Gard, passer sous silence Sartre, Malraux, Camus? Que penser d'un savant qui écarte de sa vue les faits qui controuvent sa thèse? Ce contempteur de la formule tranchante, parce que fautive par quelque côté, prend comme pilier de sa démonstration cette formule de Paul Morand (non représentatif de l'époque!) : « Nos meilleurs livres de Gide à Proust sont des manuels d'indifférence ». En quoi est-elle plus juste que la formule contraire? Cet amant de la sérénité objective écrit à propos d'un auteur : « Les mérites d'une telle page pourraient bien m'échapper, vu que sa lecture m'est proprement insupportable ». Curieux « intellectuel » que celui qui se laisse guider par ses humeurs! Il serait trop facile de passer pour tels en se bornant à jongler avec des concepts.

Ce philosophe immobile (pour lui le temps n'existe pas), est en réalité déterminé par une hargne incoercible contre la littérature de son temps. Les flèches dirigées contre Valéry ou Gide n'atteignent heureusement que lui-même car comment accorder le moindre crédit à un homme qui voit dans la littérature française actuelle « une victoire spirituelle de l'Allemagne (on voit où conduit ce genre d'arguments) et ose écrire sans préuves que « l'inversion développe la fausseté du jugement ! » En fin de compte, son appareil logique, de scolaste attardé recouvre un procès moral : le même que celui intenté par Vichy aux écrivains que nous aimons : « On peut se demander si cette carence d'idéal moral chez les chefs littéraires de la jeunesse n'a pas été pour quelque chose dans les récents malheurs de la France ! »

La cause est entendue. Benda, l'immobile, fait partie du petit clan des réactionnaires de la pensée, la plupart habillés du vert éternel, qui voudraient bannir de la littérature ce qui fait pour nous son prix : la recherche d'une nouvelle vie, la création d'un nouvel homme, la tentative, cent fois déçue, mais qui sera finalement couronnée de succès, d'élaborer une nouvelle condition humaine. Pour reprendre une distinction faite à propos de Pascal par un écrivain contemporain, distinction que notre auteur ridiculise parce qu'il ne veut pas la comprendre, nous dirons que Julien Benda est un personnage « grave » mais fort peu « sérieux ».

Maurice NADEAU.